

IT'S A FREE WORLD !

Ken Loach

Kenneth Loach est né le 17 juin 1936 à Nuneaton (Angleterre)

Fils d'un ingénieur électricien, Ken Loach, brillant élève, étudie le droit à Oxford après avoir servi deux ans dans l'armée de l'air.

Intéressé par l'art dramatique, il débute comme comédien avant de devenir en 1961 assistant metteur en scène au Northampton Repertory Theater. Engagé par la BBC comme réalisateur de téléfilms en 1963, il signe déjà des fictions en prise directe avec la société britannique, telles que

Up the Junction ou **Cathy Come Home**.

L'héroïne de ces deux films, Carol White jouera d'ailleurs le rôle principal du premier long métrage de Loach pour le cinéma, **Pas de larmes pour Joy** en 1967, filmé dans un style réaliste qui sera la marque du metteur en scène.

Ken Loach connaît un succès critique et public dans son pays avec son deuxième opus, **Kes**, l'histoire d'un enfant qui oublie son quotidien difficile en apprivoisant un faucon, tandis que les cinéphiles européens saluent le glaçant **Family Life** (1972). S'il s'essaye au film en costumes avec **Black Jack** (1978), Ken Loach se consacre essentiellement au petit écran durant les années 70 - on lui doit notamment **Days of hope**, une série-fléuve sur la classe ouvrière, son sujet de prédilection.

Avec la chronique **Regards et Sourires**, il entre pour la première fois dans la course à la Palme d'or, même s'il devra attendre les années 90 pour s'imposer comme l'un des auteurs majeurs du cinéma européen. Lucide et engagé, Ken Loach porte un regard chaleureux et non dénué d'humour sur les laissés-pour-compte de l'Angleterre Thatcherienne avec des œuvres comme **Riff Raff** (1991) ou **Raining stones** qui lui vaut le Prix du jury à Cannes en 1993.

Entouré de fidèles collaborateurs (ou scénaristes, à la production), il offre à des comédiens peu connus des rôles forts qui débordent d'humanité : la mère combative de **Ladybird**, l'alcoolique de **My Name is Joe** - un rôle qui permet à Peter Mullan d'obtenir le Prix d'interprétation à Cannes en 1998. Citoyen aux aguets, ce marxiste convaincu dénonce la privatisation du rail en Grande-Bretagne (**The Navigators**), l'exploitation des travailleurs à Los Angeles (**Bread and Roses** avec Adrien Brody) et les préjugés raciaux post-11 septembre (**Just a Kiss**).

Observateur précieux de la société contemporaine

2003 (sortie France : 2 janvier 2008) - Royaume-Uni / Italie / Allemagne / Espagne - couleur - 1h33 - VO

film de **Ken Loach**

scénario : **Paul Laverty** - image : **Nigel Willoughby** - montage : **Jonathan Morris** - premiers assistants réalisateurs : **Nick Heckstall-Smith** et **David Gilchrist** - décors : **Fergus Clegg** - costumes : **Carole K. Fraser** - musique : **George Fenton** - son : **Ray Beckett** - casting : **Kahleen Crawford** - production : **Sixteen Films** - producteurs : **Rebecca O'Brien** et **Tim Cole** - distributeur : **Diaphana Distribution**.

avec : **Kierston Wareing** (Angie), **Juliet Ellis** (Rose), **Leslaw Zurek** (Karl), **Joe Siffleet** (Jamie), **Colin Coughlin** (Geoff), **Maggie Hussey** (Cathy), **Raymond Mearns** (Andy), **Davoud Rastgou** (Mahmoud), **Mahin Aminnia** (la femme de Mahmoud), **Shadeh & Sheeva Kavousian** (les enfants de Mahmoud), **Frank Gilhooley** (Derek), **David Doyle** (Tony), **Eddie Weber** et **Johnny Palmiero** (les directeurs de société), **Faruk Pruti** (l'employé en colère), **Jackie Robinson Brown** (la directrice), **Miri Somers** (l'attaquant), **Neal Barry**, **Mick Connolly** et **Sian Wheldon** (l'équipe du Youth Offending Care)...

COURT MÉTRAGE : LA BAGUETTE (SÉRIE *C'EST AINSI QUE TOUT A COMMENCÉ*)

2003 - France - couleur - 13'

film de **Philippe Pollet-Villard** (réalisation et scénario) - image : **Philippe Piffeteau** - montage : **Cyril Nakache** - décors : **Baptiste Glaymann** - son : **Dominique Lacour** - production : **CAN - Première Heure**

avec : **Richard Morgiève**, **Philippe Pollet-Villard**

Philippe et Richard, quarante et cinquante ans, vivent relégués dans une chambre d'hôtel. Couple ou amis, ils ont cherché à se faire une place dans le monde du travail, en vain. Résolus à s'en sortir par eux-mêmes, ils vont passer à l'action.

Le film de Philippe Pollet-Villard tombe à pic pour nous rappeler à quel point le rire au cinéma résulte d'une alchimie compliquée. Ici, plus qu'à la mise en scène ou au scénario, c'est avant tout aux comédiens et au dialogue que tient la réussite du film. Duo de « bras cassés » tout droit échappés d'une planche des Pieds Nickelés, les deux personnages principaux se lançant dans un improbable braquage d'épicerie se retrouvent bien vite dépassés pas des événements qu'ils sont incapables de maîtriser. Dénué du moindre cynisme et de tout second degré, le film joue la carte du comique de caractère avec un aplomb et une foi devenus rares dans ce genre d'exercice. **RADI**

CINQ QUESTIONS À KEN LOACH

Dans *Le Vent se lève* vous décriviez un processus de résistance, ici, il n'en est plus question. Est-ce que cela tient à l'époque que vous décrivez, et cela veut-il donc dire qu'il n'y a plus de possibilité de résistance dans notre époque ?

Ken Loach : Je crois qu'on ne peut raconter qu'une histoire par film. Dans le scénario original, il y avait une scène de grève, qui s'inspirait d'événements réels qui avaient eu lieu en Irlande du Nord. Nous avons tourné cette scène. Et puis, on a pensé qu'elle pouvait paraître trop attendue, comme une sorte de marque de fabrique, et c'est pourquoi nous l'avons coupée. Car nous avons pensé que ce serait faire du mauvais cinéma que d'intégrer, uniquement pour des raisons politiques, une scène qui ne colle pas avec la structure dramatique. Par ailleurs, la réalité c'est qu'il est très difficile aux immigrés de s'organiser pour se défendre. Et d'un autre côté le personnage d'Angie est vraiment un produit de son époque, dans la mesure où elle profite d'une situation politique qui encourage fortement l'exploitation des immigrés. Nous ne voulions pas montrer des méchants, mais la logique économique qui conduit des gens ordinaires à se comporter comme tels. Plutôt que d'approcher les ouvriers et de montrer les mauvaises conditions dans lesquelles ils arrivent et vivent en Angleterre, nous avons préféré choisir cet angle. Mais cela étant, le besoin pour la communauté émigrée de s'organiser est bien évidemment quelque chose dont il faut parler. J'attends d'ailleurs avec impatience de lire vos articles dans la presse à ce propos...

Entre *Raining Stones* et *It's a Free World*, peut-on dire que le regard de Ken Loach sur la classe ouvrière ou le monde est devenu plus désespéré ?

Non, je ne ressens pas de désespoir. Encore une fois, chaque film raconte sa propre histoire. Mais on pourrait en raconter d'autres. Par exemple, samedi dernier, j'étais en Angleterre dans un village où une chocolaterie Catbury a décidé de délocaliser sa production en Pologne. Il y avait alors une manifestation pour s'y opposer, qui réunissait tous les gens du village. Voilà une histoire qui pourrait illustrer le fait que les actions de solidarité continuent à exister comme au temps de *Raining Stones*. Je ne suis pas plus pessimiste qu'auparavant. En revanche, je vois aussi que le monde change : tout évolue,

(comme én témoigne encore *Sweet Sixteen* en 2002), Loach se plaît aussi à revenir sur des épisodes marquants de l'Histoire récente : le régime nazi dans *Fatherland*, la Guerre d'Espagne dans *Land and Freedom*, le mouvement sandiniste au Nicaragua dans *Carla's Song*.

En 2006, quinze ans après le thriller *Hidden Agenda*, il se replonge dans le conflit irlandais avec *Le Vent se lève*, nouveau film d'époque qui permet à ce cinéaste consacré et influent de décrocher une récompense qui lui a longtemps échappé : la Palme d'or au Festival de Cannes.

Ce n'est pas vraiment une nouveauté : Ken Loach prend la défense des démunis. Ce qui change, en revanche, c'est que, pour évoquer le sort réservé aux travailleurs immigrés, il choisisse de centrer son nouveau film sur la figure ambiguë et complexe de leur charmante employeuse. *It's a Free World !* suit ainsi le parcours d'Angie, trentenaire battante qui monte sa propre agence de recrutement après avoir été virée de celle où elle travaillait. Fidèle à l'approche naturaliste qui le caractérise, et aidé de son complice Paul Laverty au scénario, Loach dresse un portrait glaçant de l'époque contemporaine. Plus de dix ans après *Ladybird*, ce film est l'occasion de mesurer combien le chemin parcouru est douloureux. En 1994, Loach filmait le chemin de croix d'une mère meurtrie, condamnée par sa condition à subir éternellement son destin. Aujourd'hui, il révèle une femme (Kierston Wareing, époustouflante pour son premier rôle) qui s'assume, se prend en main, quel que soit le prix à (faire) payer. Comme toujours, la force de Loach tient à son absence de jugement, et à la brutalité de son empathie. Pas de triche, pas de fioritures «dramaturgiques» Angie est montrée pour ce qu'elle est, amoral et contradictoire, victime et coupable. Les repères traditionnels se sont définitivement effondrés. Des faibles profitent de plus faibles qu'eux, des exploités exploitent. «*It's a free world*», se défend Angie. Chacun est libre en effet. L'individualisme devient même l'unique horizon, effroyable réponse à la crise et à la confusion mondialisée. Une fois de plus, Loach vise juste et frappe fort.

C.L. - Fiches du Cinéma

tout bouge. Au moment de *Raining Stones*, ce qui prévalait c'était les idées des années 1960. Et puis les enfants des années 1980 ont grandi sous Thatcher. L'individualisme qui faisait loi à ce moment-là les a beaucoup influencés, ils ont grandi là-dedans. Automatiquement, c'est donc quelque chose dont je tiens compte dans ce que je raconte aujourd'hui.

La situation vous semble-t-elle pire aujourd'hui qu'à l'époque de Thatcher ?

C'est la même en pire. En effet, cette situation a été installée par Thatcher, mais aucun gouvernement ne s'y est opposé depuis. Thatcher a imposé la règle selon laquelle ce sont les intérêts privés qui priment. On avait à son époque un syndicat plutôt fort, et elle a réussi à éradiquer cela. Nous avons des services publics solides, et elle a aussi réussi à les détruire. Tout est pire aujourd'hui parce que le temps a passé et que les conséquences logiques de ces décisions se font actuellement sentir. Tout est privatisé, tout est offert aux grandes sociétés privées, sauf la police. D'ailleurs, je crois qu'il s'agit d'une directive de l'Union européenne : il faut mettre les services publics en vente pour qu'ils puissent continuer. Il y a trente ou quarante ans, les ouvriers passaient toute leur vie avec un même travail alors que leurs enfants ont un travail temporaire, et sont rapidement jetables. Cette religion de la flexibilité du travail résulte d'un accord entre le gouvernement et les entreprises. Cela veut dire qu'aujourd'hui vous faites un certain nombre d'heures, que demain vous en ferez peut-être moins, et donc que ces heures non travaillées ne vous seront pas payées. C'est cette logique-là qui prévaut maintenant.

Depuis le début des années 2000, on voit davantage de films politiques, qu'il s'agisse de documentaires ou de fiction. Est-ce que ce cinéma vous intéresse ? Et vous permet-il de vous sentir accompagné ?

Effectivement le documentaire est de retour. Peut-être pas en masse mais enfin c'est un retour qui mérite d'être salué. Il semble néanmoins que dans ces documentaires il faille toujours une caution célèbre, dont le nom est mis en avant. Il s'agit alors d'une sorte de propagande. Je pense par exemple aux films de Michael Moore, où il abandonne la qualité d'observation qui fait tout l'intérêt du documentaire, en se mettant lui-même en avant. Cela dit, je pense que, d'une manière générale, les auteurs, les écrivains, les scénaristes, souhaitent montrer le monde tel qu'il est, et s'efforcent d'imposer cette ambition aux producteurs. J'ai vu à Venise un film français, *La Graine et le Mulet*, qui de ce point de vue m'a semblé tout à fait intéressant.

Vous êtes une sorte de symbole du cinéma militant. Pensez-vous encore que le cinéma peut changer les choses ?

Oui, bien sûr. Je pense que le cinéma peut provoquer des questionnements de la part du public. Mais aussi de la colère, de la révolte, de l'inconfort, de l'humour... Je pense que le cinéma participe à un débat général et c'est en cela que se trouve sa fonction. Certains films peuvent soutenir une cause ou un mouvement, mais pas forcément je pense qu'il y a plusieurs manières d'y participer.

Propos recueillis par Chloé Rolland - Fiches du Cinéma

Après avoir reçu les honneurs de Cannes, le productif Ken Loach rempile illico, plus que jamais attentif au cours du monde. *It's a Free World !* nous dit le titre original (heureusement maintenu en France), dont l'ironie à double sens annonce d'emblée la cruelle contemporanéité de son sujet : la libre et aliénante économie de marché. Sous des allures plus modestes que la fresque historique déployée par *Le vent se lève*, *It's a Free World !* est loin d'appartenir à une veine mineure du cinéma de Loach. Pourtant, les apparences sont d'abord trompeuses : une énième victime combative prend place dans le monde en lutte du cinéaste, que l'on soupçonne de réchauffer sa bonne vieille recette de réalisme social. Trentenaire, mère d'un garçon qu'elle a confié à ses parents le temps d'améliorer sa situation, Angie (la belle découverte de Loach : l'endurante et sexy Kierston Wareing, entre Kate Moss et Pamela Anderson) se fait licencier de la boîte d'intérim dans laquelle elle bosse pour ne pas avoir répondu aux avances de son supérieur. Pleine de ressources, la jeune femme décide de monter sa propre boîte, même si ça doit se faire dans un premier temps à la sauvage, dans la cour d'un café, et dans l'illégalité la plus totale. Pour cela, elle n'hésite pas à compromettre sa responsabilité de mère et à jouer gentiment de ses charmes auprès des futurs employeurs en faisant descendre jusqu'en bas de son décolleté la fermeture de son blouson de motarde. Progressivement, on se rend compte qu'Angie n'est pas toujours un ange, et marque la mise en avant d'un personnage un peu atypique dans l'univers de Loach, qui en temps normal se serait davantage intéressé aux travailleurs immigrés embauchés par la jeune femme.

Cet angle de vue nouveau et passionnant, placé au plus près des contradictions du monde moderne, bouleverse les schémas moralisateurs et les aspirations héroïques du cinéaste : il ne peut soutenir bec et ongles la cause d'Angie tout le long du film, et pourtant il la suit dans sa course échevelée contre le système en essayant de comprendre l'engrenage infernal qui la happe, d'intégrer intimement sa complexité et ses vices, c'est-à-dire la façon dont peuvent être repoussées, mine de rien, les limites de l'éthique.

A ce titre, le film, aussi étonnant qu'effrayant de lucidité, opère un véritable tour de force. Loach est loin de s'enliser dans un système et semble au contraire soucieux de s'accorder le plus justement possible aux discordances du monde, quitte à bousculer ses propres repères et à commettre quelques maladresses. C'est ce qu'on appelle se mouiller.

Amélie Dubois - Les Inrockuptibles - décembre 2007